

I

Comme vache qui pisse

Ça m'a pris un samedi après-midi, l'une des pires journées de ma vie.

De toute façon, c'est toujours quand on est du fond du trou que les grandes intuitions surgissent. Que les grandes épopées s'écrivent.

C'est de là, que m'est venue cette vision subliminale. Cette révélation qui vint bouleverser ma vie, pour lui donner l'allure d'une destinée.

Je vous raconte.

C'était un jour baveux à Montfort-sur-Meu. La pluie bavait sur mes joues. Mes joues bavaient sur ma vie, et les jours n'en finissaient plus de baver sur le calendrier.

Un mois tout juste qu'Alexandre, l'homme de ma vie, m'avait quittée. Un mois depuis ce samedi noir. Son appel si matinal, huit heures trente, lui qui était du soir. Un appel dont la sonnerie avait retenti comme celle du clocher pour quelqu'un qu'on enterre. Puis sa voix posée. Celle d'un sage : il me semble que l'on s'éloigne. Plus rien ne t'anime. Je te trouve de plus en plus lointaine, désespérément fade depuis quelque temps. J'ai longuement réfléchi depuis près d'une demi-heure. Je préférerais qu'on se sépare.

TANT QU'IL Y AURA DES VACHES

Quelle vacherie !

Il n'y a plus rien qui tient la route de nos jours. Trois ans pour un ordinateur maxi, m'a dit le vendeur à la *FNAC*. Six ans pour un homme, paraît que c'est pas mal. On est déjà sur de l'ancien. C'est fou comme quand le cœur s'arrête de battre, le monde vous paraît terne, comme il y fait maussade, comme si l'œil vidé de tout éclat était plus à même d'en percevoir la vacuité. Et que si ce monde vous était donné en peinture, qu'au détour d'un chagrin vous étiez amenés à vous y arrêter, vous verriez ce tableau-ci : un troupeau de bovidés rentrés dans leurs habitudes, qui suivent leur routine sans vous, et dans lequel – triste destin, triste pâture – il allait pourtant bien falloir retourner se remuer les cuissots. Un monde dont le spectacle désespérant vous laissait l'œil aussi vidé et gélatineux que celui d'un bœuf.

Il ne faut pas que tu t'isoles, viens, sors, mêle-toi aux autres !

Tu parles ! Si j'ai le cœur à repartir à la chasse ? Autant aller voir les vaches. De toute façon, à quoi bon avec une gueule aussi pitoyable que ces mammifères devant moi. Assise devant le champ, j'enfouis mon menton entre mes genoux et lorgne les vaches. Des gouttes de plomb fouettent mon visage. Mes cheveux s'engluent sur mes larmes. Une pluie d'orage sinistre engorge la prairie. Il pleut comme vache qui pisse.

Derrière moi, la fête bat son plein. J'entends résonner les baffles et me laisse bercer par la mélodie de *J'ai encore rêvé d'elle*, sentant peu à peu sa langueur m'imprégner comme l'odeur de la bouse de vache.

COMME VACHE QUI PISSE

C'est vrai. Alexandre n'a pas tort dans le fond. Depuis quelque temps plus grand chose ne m'anime. Quinze ans que je bosse comme pigiste pour le même torchon, un mensuel féminin : *Pipa Magazine*, collaboration à laquelle s'ajoutent d'autres plus ponctuelles pour arrondir les fins de mois. Au début je fourmillais d'envies, d'idées, de projets, aujourd'hui je m'enlise sur mon clavier dans un état végétatif proche de celui du mouton qu'on va livrer à l'abattoir.

Vous vous demandez pourquoi je me trouve devant ce champ ?

Je suis venue m'y recueillir. Besoin de me retrouver face à moi-même, loin du brouhaha du monde, fatiguée de devoir y faire bonne figure. En cette sinistre date qui commémore ma rupture, je suis invitée à un mariage, celui de Marie, ma meilleure amie d'enfance, dont les festivités ont lieu dans le jardin de l'immense propriété familiale. Eux célèbrent leur union pour la vie, moi la fin de la mienne, la mort dans l'âme, c'est acté, les mots ont été dits, alors vous imaginez comme je ne suis pas à la fête et comme pour cacher mon œil en berne, j'ai fort à faire.

Pourtant ce matin, j'ai fait des efforts. Vêtue d'une petite robe beige cintrée d'un joli nœud noir, escarpins dépoussiérés pour l'occasion, sans me vanter, j'étais pas mal. Mais ça n'a pas duré. Seul le curé en aura profité. Car dans ces fiestas-là vous savez comment ça se passe. Passé l'apéritif, c'est définitif. Un verre puis deux puis trois, un plat, puis deux, puis sept, en escalade jusqu'à la pièce montée, on en voit tellement défiler qu'on finit par ne plus rien voir

TANT QU'IL Y AURA DES VACHES

venir. Et je n'ai rien vu venir. Ceci dit je n'ai pas vomi. Mais beaucoup de choses sont remontées, beaucoup de chagrin, à cause des mélanges sans doute, mais si fort que j'avais l'impression d'en avoir jusque dans le fond de la gorge.

Ça a commencé au début du bal, quand, une fois écartés tables, tréteaux et chaises, je me suis retrouvée collée à la bâche, plantée devant la piste comme une fourchette sans appétit. Mon verre de plastique à la main, mes deux ampoules par orteil et mes trois tailles en plus, je n'en pouvais tellement plus que je me suis assise – *a posteriori* sur une assiette en carton qui devait contenir, hypothèse la plus probable, un reste de foie gras fondu et quelques *Curly* ramollis au vin rouge qui auront du mal à partir au lavage. Puis je me suis mise à les regarder sur la piste se dandiner en cadence, se chatouiller les aisselles, et pousser des cancanements – les cancanements, ceci étant, rien de plus normal, c'était *La Danse des canards* –, toujours est-il que c'est à ce moment-là que j'ai senti une chape de plomb s'abattre sur mes épaules, à ce moment-là que je n'ai pu contenir mes larmes. Bien sûr, il y avait cette histoire de rupture, mais il y a aussi, vous savez, ce genre de sensation de ne pas être dedans. Cette sensation de regarder le troupeau de loin. Alors quitte à me trouver face à des gueules défaites, je suis allée voir les vaches.

C'est là, les vaches devant moi et la solitude aidant, que je suis entrée dans une sorte de rêverie métaphysique, que je me suis sentie inspirée, je dirais à la manière d'un Nietzsche – non, je n'ai pas bu tant que ça. Je suis arrivée jusqu'ici en marchant droit :

COMME VACHE QUI PISSE

Les hommes vivent et paissent comme des bovidés d'élevage.

Sûre que s'il était passé à Montfort, lui aussi aurait été capable de rendre compte de telles évidences.

Elles avaient l'air bien mollassonnes, ces vaches qui se trouvaient devant moi ; aussi misérables que des saucisses rangées dans les barquettes. Du temps de mon grand-père, il y en avait des plus nerveuses dont il fallait se méfier. Celles-là avaient la panse bien pleine. Elles n'étaient pas à plaindre, pouvait-on penser, les années de vaches maigres étaient derrière elles, mais elles semblaient en avoir lourd sur la panse. Je regarde plus loin l'immense bâtiment d'élevage, lorsque l'une d'elles, la gueule en forme de pâtée pour chien, l'œil d'une huître pas fraîche, se met à me dévisager. Pauvre bête, me dis-je, elle ne sait pas à quelle sauce elle va être mangée.

Je ne sais pourquoi, son regard m'interpelle. Vois comme ma vie est moche, semble-telle se lamenter. Et quand d'un seul coup ses yeux gris noir paraissent se brouiller davantage, ce regard m'écorche le cœur. Fais quelque chose, tire-moi de là, me supplie-t-elle.

C'est alors que me visualisant genoux repliés, abruti face à ce spectacle désolant, face à la logique d'un monde avec laquelle je pactise mollement, un instinct de rébellion s'empare de moi. Pauvres bêtes, je m'exclame, que de souffrance endurent ces pauvres bêtes, gavées jusqu'à l'extrême, abâtardies par le système ! Saisie d'un élan révolutionnaire et retrouvant l'insolence de mes vingt ans, je me précipite vers la barrière.

L'enfonce. Je vais les libérer.